

Inquiétante étrangeté dans un moment de cure

Je commencerai par le texte de Freud *Das Unheimliche* (1919) pour introduire le moment clinique dont je souhaite parler.

Curieusement, c'est un texte qui a été très peu commenté et qui ne mérite pas une telle négligence. L'ignorance de ce texte est-elle due à l'édition française et à ses traducteurs qui l'ont une première fois rangé dans les *Essais de psychanalyse appliquée*, avec sans doute l'idée implicite que la psychanalyse appliquée importe moins que la psychanalyse pure ? Aujourd'hui nous disposons d'une autre édition, bilingue, avec la traduction de Fernand Cambon que je conseille de préférence¹.

Lacan, dans le séminaire *L'Angoisse*, s'étonne du peu de commentateurs de ce texte. Quant à lui, il fait de l'*Unheimlichkeit* « la cheville absolument indispensable pour aborder la question de l'angoisse² ». Précisons donc tout de suite que l'angoisse est un trait indispensable à « l'inquiétante étrangeté ». « Le terme *das Unheimliche* coïncide tout bonnement avec ce qui suscite l'angoisse³ ». Une idée, un fait, un phénomène peuvent être étranges sans pour autant être angoissants. Tout le texte de Freud s'applique à faire la distinction entre l'étrange et l'étrange inquiétant et angoissant. À ce propos, je renvoie évidemment à « Un trouble de la mémoire sur l'Acropole », paru en 1936 : Freud alors âgé de 47 ans se rend enfin à Athènes et sur l'Acropole, où cette étrange idée survient : « Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école. » Dans la première partie du texte, les termes relatifs à l'« étranger » (*fremd*) sont très fréquents et pas toujours traduits ainsi mais plutôt par « déconcertant », « déroutant », etc. et ici le sentiment d'étrangeté est ce que traduit le mot allemand « *Entfremdungsgëfuhl* ». A aucun moment sur l'Acropole, il n'est question d'« inquiétante étrangeté » ; nous sommes dans un tout autre champ, sans doute celui du démenti.⁴

En 1919, Freud insiste pour tenter de repérer quelle est la spécificité de « l'inquiétante étrangeté » au sein d'un concept plus général qui serait l'angoisse. Il commence par reprendre l'étude de Jentch, « Sur la psychologie de l'inquiétante étrangeté », parue en 1906.

¹ S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, Collection Folio Bilingue, 2003.

² J. Lacan, *L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 53.

³ S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, op. cit., p.29.

⁴ Je renvoie au travail très précis présenté récemment par Josette Dignonnet sur ce texte. Ici-même, pp. 61-67.

Cette « inquiétante étrangeté », qui traduit le mot allemand *Das Unheimliche*, nécessite avant tout que nous en fassions une brève approche sémantique.

D'abord *heimlich* :

Sens 1 : qui fait partie de la maison, non étranger, familier apprivoisé, cher et intime, engageant.

Sens 2 : caché, dissimulé de telle sorte qu'on ne veut pas que d'autres soient informés, qu'on veut le soustraire à leur savoir.

Freud reprend sur quelques pages le dictionnaire de la langue allemande (1860) de Daniel Sanders, à l'article *heimlich*.

Au terme de ces pages, Freud conclut : « Ce qui ressort pour nous de plus intéressant [...] c'est que parmi ces multiples nuances de signification, le petit mot *heimlich* en présente également une où il coïncide avec son opposé *unheimlich* et *unheimlich* ne serait usité qu'en tant qu'antonyme de la première signification, mais non de la seconde⁵. » Freud retient également la remarque de Schelling, selon lequel, « serait *unheimlich* tout ce qui devait rester secret, dans l'ombre, et qui en est sorti⁶ ».

Freud conclut cette première partie du texte en poursuivant sa réflexion par l'examen détaillé de cas d'« inquiétante étrangeté » dans le champ de la fiction.

Pour ma part, je dirai qu'il y a là, avec l'allemand *das Unheimliche*, un codage du réel en un seul mot qui manquerait dans les autres langues. Le préfixe *un* accolé au début d'un mot permet de créer une continuité matérielle entre un mot et son contraire. À la page 113, Freud ira jusqu'à poser que « le préfixe *un* par lequel commence ce mot est la marque du refoulement. » Voilà la chose dite⁷. Lacan, dans les « *Problèmes cruciaux de la psychanalyse* », dit : « Voilà un mot où nous touchons l'identité de son endroit et de son envers⁸. » Avec cette particularité, ce mot nous permet de rendre compte au plus près d'une topologie du sujet, celle qui renvoie à la bande de Moebius, cette figure dont la propriété est de pouvoir passer dans la continuité d'une face à l'autre, d'un bord à l'autre. Nous avons là un étrange objet à un seul côté, à une seule surface. « L'intime étranger, ça pourrait bien être une définition de l'inconscient, ce qui n'appartient pas à notre maison et pourtant y demeure tel un intrus permanent », remarque J.-B. Pontalis dans la préface à l'édition bilingue⁹.

⁵ S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, op. cit.*, p. 47.

⁶ *Ibidem*, p. 49.

⁷ Cela n'est pas sans annoncer *Die Verneinung* de 1925.

⁸ J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, séminaire inédit, séance du 16 décembre 1964.

⁹ S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée, op. cit.*, p.13.

Dès 1910, dans l'article « Des sens opposés dans les mots primitifs¹⁰ », Freud s'intéresse à certaines particularités de l'égyptien ancien et de l'usage qui y est fait de certains mots. Certains mots peuvent indiquer un sens ou son contraire, par exemple le même mot peut signifier fort ou faible. De plus certains mots sont composites, tels que « vieux-jeune » et signifient tantôt vieux, tantôt jeune. Tous les développements produits dans ce texte préfigurent le travail de philologue auquel se livre Freud dans *Das Unheimliche*, et les conséquences qu'il en tire sur le fonctionnement psychique. Là aussi la topologie rend compte de ces particularités du sujet de l'inconscient à l'œuvre dans la langue.

Dans son chapitre II, Freud va insister sur la dimension essentielle que donne à notre expérience de *l'Unheimliche* le champ de la fiction. Dans la réalité elle est par trop fugitive ; la fiction la présente bien mieux, la produit même d'une façon plus stable parce que mieux articulée. L'exemple littéraire paradigmatique de l'inquiétante étrangeté est la nouvelle *L'homme au sable* de Hoffman, mais ce n'est qu'un récit parmi tant d'autres. On peut aussi citer *Le tour d'écrou* de Henry James qui, lui aussi, réussit parfaitement à mettre en scène cette inquiétante étrangeté. Dans cette nouvelle, il s'agit d'une jeune femme engagée comme gouvernante de deux enfants particulièrement attachants et qui est la seule à s'apercevoir qu'ils sont sous l'emprise maléfique des fantômes de l'ancienne gouvernante et de l'ancien valet, son amant, tous deux morts de façon étrange.

Dans le chapitre III, Freud tentera d'asseoir l'intérêt d'une étude de l'inquiétante étrangeté pour la clinique psychanalytique, tout en revenant sur les exemples de la littérature.

Voici le moment clinique sur lequel je souhaite m'arrêter. Je reprends les termes dans lesquels s'exprime cet analysant :

Je reviens de chez mon frère aîné qui se plaignait que je n'aille jamais le voir. C'est la nuit. Je roule en voiture sur une route rectiligne qui traverse une forêt de pins. Sur cette route il n'y a personne, quand soudain, un homme surgit devant moi, devant la voiture. Je ne sais pas si je réussis à l'éviter. Je ne sais pas si j'ai eu une hallucination. J'éprouve un très fort sentiment d'angoisse.

Cette scène, relatée en analyse, se produit alors que la cure est déjà bien engagée. Il me semble que, dans cette scène, certaines indications permettent de repérer les éléments d'angoisse et d'« inquiétante étrangeté », tels que Freud nous les a présentés.

¹⁰ *Ibidem*, pp. 59-67.

Il y a d'abord la solitude, le silence et l'obscurité sur quoi Freud clôt son texte, qui sont « des facteurs déterminants auxquels s'attache chez la plupart des humains une angoisse enfantine qui ne s'éteint jamais tout à fait¹¹ ». Freud revient par deux fois sur cette notation.

Il y a cette incertitude — l'ai-je vu ? Ai-je pu l'éviter ? — que Freud trouve chez Jentch. L'incertitude intellectuelle correspondrait, au niveau de la perception visuelle, à ce qu'on qualifie de flou ou de bougé. D'ailleurs, dans l'expérience de Bouasse dite « du bouquet renversé », il y a précisément une impression étrange due à cette impression de bougé, quand apparaît l'image réelle, celle qu'on obtient avec le miroir concave. Il faut pouvoir accommoder sur les fleurs pour voir nettement l'illusion du vase renversé se former et entourer de son encolure le bouquet.

Dans le séminaire *L'angoisse*, Lacan donne deux autres repères de l'inquiétante étrangeté. Le premier est une scansion temporelle particulière, marquée par l'expression « soudain », « tout d'un coup »¹². Une rupture intervient dans la continuité temporelle ordinaire qui tranche entre un avant et un après, comme le moment du lever de rideau au théâtre. Ce moment du « tout d'un coup » se conjugue avec un espace encadré, car le phénomène se produit à l'intérieur de limites. C'est le second repère. C'est avec cette coupure temporelle et dans cet encadrement, que se produit quelque chose d'impensable qui, cependant, attendait là depuis longtemps et qui est ce que nous pouvons qualifier de *unheimlich*.

Dans *L'angoisse*, Lacan se servira de l'expérience de Bouasse comme support de sa construction de l'inquiétante étrangeté. Voici l'expérience, telle qu'elle est reprise ici par Lacan.

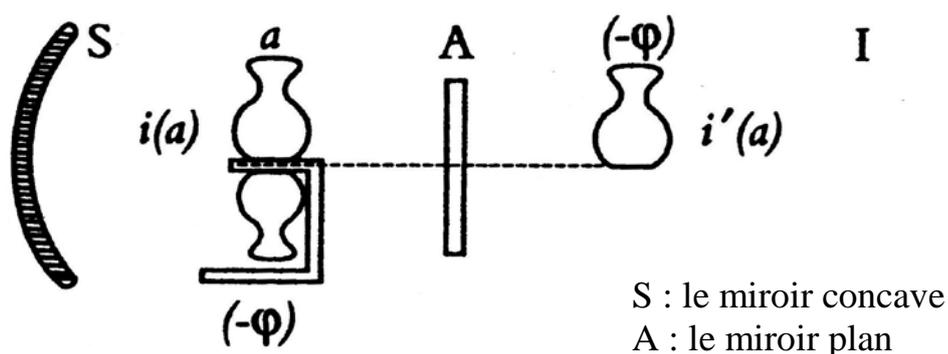


Schéma simplifié

¹¹ S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, op. cit., p.139.

¹² J. Lacan, *L'Angoisse*, op. cit., p. 90.

Dans tout ce qui est repérage imaginaire, le phallus viendra sous la forme d'un manque, d'un $-\phi$, c'est-à-dire que tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire : il y a un reste. Ce reste non spécularisable est le pivot de toute cette dialectique. Le phallus apparaît en moins, coupé de l'image spéculaire. Cette image spéculaire est authentifiée par l'Autre A, le miroir plan qui nous donnera une image virtuelle $i'(a)$ d'une image réelle $i(a)$.

« Ce dont tout part en effet, c'est de la castration imaginaire, car il n'y a pas, et pour cause, d'image du manque. Quand quelque chose apparaît là, c'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, que le manque vient à manquer [...] Si tout d'un coup ça ne manque pas, c'est à ce moment-là que commence l'angoisse¹³. »

L'angoisse est donc encadrée. Elle se présente dans une lucarne. Le schéma optique lui-même, il faut le voir comme un encadrement. « C'est que la première chose à avancer concernant la structure de l'angoisse et que vous négligez dans les observations. Parce que vous êtes fascinés par le contenu du miroir et que vous oubliez ses limites, c'est que l'angoisse est encadrée¹⁴. »

Peut-on lire l'expérience faite par le patient avec ce schéma-là et supposer que quelque chose du manque est venu à manquer et a fait apparaître « ce qui aurait dû rester secret » ?

Pour répondre à cette question, revenons au séminaire *Les quatre concepts fondamentaux*. Il y a là un élément sur lequel insiste Lacan et qu'il reprend à Merleau-Ponty. Il importe ici de relever « cette préexistence d'un regard : je ne vois que d'un point, mais dans mon existence, je suis regardé de partout »¹⁵. Un peu plus loin : « Le monde est omnivoyeur, mais il n'est pas exhibitionniste, il ne provoque pas notre regard. Quand il commence à le provoquer, alors commence aussi le sentiment d'étrangeté¹⁶. »

Revenons au cas de notre patient.

Pourquoi donc est-il allé voir ce frère que depuis longtemps et non sans raison il avait mis à l'écart de sa vie ? Sans doute s'est-il obligé à y aller dans un moment où il s'est trouvé obéir à une injonction du surmoi : « Tu dois y aller ! ». La visite dont le patient ne dit rien n'a pas été sans raviver certains sentiments pour le moins contradictoires concernant le frère : cette première rencontre avec le sexuel en la personne du frère aîné et, concernant le père, un récit de guerre fait par le père. Freud nous indique quelque chose qui s'appliquerait fort bien à cette situation : « L'inquiétante étrangeté vécue se

¹³ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 53.

¹⁴ *Ibidem*, p. 89.

¹⁵ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 69.

¹⁶ *Ibidem*, pp.71-72.

constitue lorsque des complexes infantiles refoulés sont ranimés par une impression, ou lorsque des convictions primitives dépassées (comme par exemple la croyance en la toute-puissance de la pensée) paraissent à nouveau confirmées¹⁷. »

Je fais l'hypothèse que la première scène sexuelle avec le frère n'est devenue traumatique qu'après coup, avec le récit du père, qui fait écho avec le conte de Hoffman, *l'homme au sable*, où ce qui provoque l'effroi est la représentation d'être privé de ses yeux, que Freud fait équivaloir à la castration. Dans ce même conte, il est question de donner à manger les yeux arrachés (équivalent du pénis coupé). La punition oedipienne de la castration (ou de l'aveuglement) est ici réalisée dans le récit du père-capitaine cruel.

Derrière la silhouette de l'homme, ou le visage de l'homme, son regard, quelque chose apparaît qui aurait dû rester caché. Peut-être cela a-t-il à voir avec la fameuse jouissance « par lui-même ignorée », rééditée lors du récit fait à l'analyste. Cette scène et son inquiétante étrangeté s'est produite en cours de cure, la chose est à prendre en compte car, souvenons-nous, « le transfert est bien ce qui peut nous conduire au cœur de la répétition », dans sa dimension de l'agir, *agieren* et non remémoration. Cette scène racontée en séance, c'est le récit de cet *agieren* du transfert. Je crois pouvoir dire *acting out*, avec un nouage différent de celui en jeu dans les formations de l'inconscient.

« L'*agieren* ne répète rien à proprement parler mais actualise un reste obscur de jouissance¹⁸. » Ici, la mise en acte c'est précisément écraser un homme ou m'écraser moi-même — l'autre ou peut-être mon double — et de l'écraser, en être écrasé. « Ce qui de la jouissance reste hors symbolique, reparait dans l'actuel du transfert sous formes d'actions, d'actes. » C'est une construction fabriquée en analyse qui peut fournir l'élément S absent du nouage de l'*agieren* fautif, pour faire fiction ou fixation, fiction de savoir et fixation par une écriture »¹⁹.

Au moment de conclure, je lis dans le séminaire *Le sinthome* : « La géométrie des nœuds est quelque chose qui exorcise cette inquiétante étrangeté

¹⁷ S. Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, op. cit., p. 125. Dans ce travail, j'ai laissé de côté le lien de l'angoisse et du refoulement. Je pense que ça pourrait faire l'objet d'un travail à part.

¹⁸ S. Rabinovitch, « L'actuel dans le transfert », *Actualités des dimensions freudiennes*, 1993, p.113.

¹⁹ S. Rabinovitch, *ibidem*.

qui relève de l'imaginaire incontestablement. Mais qu'il y ait quelque chose qui permette de l'exorciser est assurément de soi-même étrange²⁰. »

²⁰ J. Lacan, *séminaire Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 48.